

Gijs Vanvaerenbergh, double optique

(Chronique Radio diffusée le 19/11/2015 sur RTBF Musiq3, émission Les Glaneurs)

Gijs Vanvaerenbergh est un duo d'architectes-artistes flamand, composé de Pieterjan Gijs et Aernout Van Vaerenbergh. Nés tous deux en 83 (32 ans), ils ont étudié ensemble à la faculté d'architecture l'université catholique de Louvain (KUL) et sont donc tous deux ingénieurs architectes. Cette formation spécifique n'est pas étrangère à la nature de leur travail.

Le nom Gijs VanVaerenberg, association des deux nom de famille du tandem, sonne comme une signature et constitue en quelque sorte un personnage fictif, car Gijs est aussi un prénom en néerlandais. Cet artifice pourrait paraître banal mais identifie bien la manière de procéder du duo : mettre en place des dispositifs apparemment très simples, mais qui renvoient, grâce aux interprétations potentielles induites par le contexte, à des significations plus larges, sans les expliciter et donc sans les limiter.

Upside Dome

Cette manière de procéder intervient dès les premiers projets, comme par exemple « the Upside Dome ». Il s'agit d'une sculpture-installation, réalisée en 2010 à Louvain (Leuven). Elle prend place dans l'église Sint-Michiel, église baroque construite par les jésuites en 1650 (Namsestraat 57), à l'endroit appelé « croisée du transept ». Ce mot désigne l'espace, souvent de plan carré, qui se situe au croisement de la nef et du transept.

Description de l'Intervention : Gijs Vanvaerenberg a disposé à cet endroit un volume, suspendu au plafond, et constitué de chaînes en acier inoxydable dont la forme est la simple résultante du poids qui s'exerce sur celles-ci. Cela donne une série de courbes pendantes, dont le nom technique (je vous le donne en mille) est la « chaînette ». Ces courbes, disposées en plans successifs parallèles les uns aux autres, dessinent dans l'espace un volume en trois dimensions dont le point le plus bas est situé à peu près 2m au dessus du sol de l'église.

L'effet global est assez spectaculaire, en même temps très imposant (car le volume ainsi dessiné investit l'entièreté de la travée dans les trois dimensions) et très léger, voire diaphane (car le regard le traverse pour se perdre dans les profondeurs de l'église. Ce dessin dans l'espace est d'une telle abstraction et d'une telle perfection géométrique qu'il donne l'impression d'un phénomène de 'réalité augmentée', ou l'on aurait fait apparaître dans l'église une figure géométrique issue d'un programme de modélisation 3D.

Significations : L'objet (mais peut-on parler d'un objet ?), dans la simplicité et l'évidence de sa conception, renvoie cependant à d'autres significations plus complexes. L'histoire de l'église Sint-Michiel, qui est une des églises baroques les plus imposantes d'Europe, contient en effet un épisode malheureux : suite à l'effondrement d'un pilier, ses constructeurs ont dû renoncer à la construction de la coupole qui aurait dû couronner l'édifice, précisément à l'endroit même de la croisée du transept. Ce « Dôme » fantôme, éternellement manquant, a donc été reconstitué par l'intervention, mais la

tête en bas. D'où le nom de l'œuvre : « the upside dôme ». Il y a donc comme une apparition spectrale de l'histoire du lieu qui s'offre au regard.

J'ajouterai une interprétation plus personnelle : cette église baroque, très monumentale, a été construite à l'époque des « pays bas espagnols », ou l'église chrétienne était très puissante. L'édifice est très démonstratif, on pourrait même dire prétentieux, et l'aurait été d'autant plus si cette coupole avait été construite. Le fait de la recomposer à l'aide d'un matériau industriel, la tête en bas, et à fortiori sur le mode de la suspension, constitue comme un renversement de l'histoire, au propre comme au figuré.

Reading between the lines (lire entre les lignes)

Le titre de ce projet pourrait aussi bien résumer une grande partie des projets de Gijs Vanvaerenbergh : c'est en effet entre les lignes qu'il faut pouvoir lire leur travail. Les objets qu'ils positionnent dans l'espace (souvent l'espace public), apparaissent souvent comme des artifices visuels au travers desquels l'environnement direct continue d'être perçu, mais se trouve comme réinterprété, ou recadré. En ce sens, on ne sait plus bien si c'est le contexte qui contient l'œuvre, ou l'œuvre qui contient le contexte. Pour saisir cette idée, on pourrait en référer au travail d'artistes comme Peter Downsbrough, qui dispose des lignes dans l'espace et propose des recadrages ou des surlignages d'éléments du contexte, qui induisent des significations variables selon l'angle de vue d'où ils sont perçus.

Le projet « Reading Between the lines », réalisé en 2011, est situé dans une commune rurale du Limbourg, à Borgloon. Gijs et Van Vaerenbergh ont reconstitué, en plein champs, une maquette en légère réduction de l'église locale. Enfin, plutôt d'une version de celle-ci dont la géométrie aurait été simplifiée à ses volumes essentiels. Ces volumes sont reconstruits à l'aide d'un empilement de plaques d'acier disposées horizontalement, et distantes entre elles d'une vingtaine de centimètres.

L'effet général est assez saisissant, et offre plusieurs niveaux d'expériences plastiques et perceptives. De loin, et vu des champs qui le dominent légèrement, le volume est presque entièrement transparent et son enveloppe apparaît comme diffusée dans l'espace. On voit le paysage au travers, tout en percevant le volume.

Lorsqu'on approche, l'angle de vue change et le regard s'accroche aux plaques horizontales les plus hautes, qui sont perçues progressivement, au fil de l'approche, comme une matière continue, reconstituant une impression plus massive de l'objet. Toutefois, les couches situées à hauteur du regard restent quasi transparentes, et donnent l'impression que la masse supérieure se décompose en approchant du sol.

Une fois à l'intérieur de l'objet, la perception change selon que l'on regarde horizontalement, ou l'on perçoit alors le paysage alentour au travers des parois, ou verticalement, ou le plafond de l'édifice fait blocage au regard et où se joue la géométrie sérielle des plaques superposées.

L'œuvre agit encore ici comme un miroir ou se reflète ce qu'on veut bien y projeter. Miroir d'un élément de la culture locale, qu'elle reproduit en le décomposant, mais qui

du coup s'en trouve à nouveau révélé, les deux objets pouvant être vus simultanément, car ils se trouvent à quelques centaines de mètres l'un de l'autre et partagent une volumétrie identique.

Miroir, aussi, d'un archétype : l'église au milieu du village, ou pour mieux dire au milieu des champs, signatures qui ponctuent les territoires ruraux d'Europe du Sud au Nord, et sont la marque d'un temps aujourd'hui presque révolu, celui où l'on construisait des petites ou des grandes églises dans les villages.

Là aussi, on pourrait voir dans cette démarche une marque de nostalgie, ou de tendresse pour ces objets architecturaux qui rassemblaient de petites communautés. On pourrait aussi y voir une métaphore d'un rapport à l'art qui aurait pris le relais d'un rapport au sacré, ou d'une continuité entre les deux. Il y a tout cela dans cet objet, sans rien qui soit véritablement explicite.

Il ne faut pas oublier non plus que la fabrication et l'expression de cet objet doit beaucoup à la modélisation numérique. Il exprime donc aussi à cet égard un rapport entre deux époques. Comme dans le projet précédent, entre ces lignes tracées dans les trois dimensions, c'est une mesure de l'espace, et aussi du temps, qui est donnée à voir.

Ce projet est visible et visitable librement. Il est situé à 1 heure de Bruxelles et à 30 minutes de Liège, dans le village de Borgloon, proche de la frontière linguistique (à 10km d'Oreye).

Labyrinthe

Si vous allez la visiter, je vous invite chaudement à pousser encore 25km plus loin jusqu'à Genk, pour visiter le complexe culturel C mine. Il a été aménagé dans un ancien site minier à proximité de la ville. Dédié aux cultures contemporaines (Arts plastiques, Musiques actuelles, théâtre, danse, cinéma) et doté d'un programme très riche (animations, stages, voyages). Son aménagement architectural a été réalisé par l'agence flamande 51N4E, qui tient le haut du panier dans l'architecture contemporaine flamande.

Si je vous en parle, c'est que s'y trouve une des dernières, et sans doute la plus importante œuvre réalisée par Gijs Vanvaerenbergh à ce jour. Il s'agit d'un grand labyrinthe, réalisé en acier brut. Sa taille est impressionnante (le plan fait à peu près 60m de côté, pour environ 6m de haut). Il ne s'agit pas d'un simple labyrinthe, ou le jeu de se perdre constituerait le seul délice (et ç'aurait sans doute été dangereux, car la grille géométrique sur la base de laquelle ce labyrinthe est composé fait 24 x 24 carrés. Le parcours est donc assez complexe).

Les parois du labyrinthe sont en effet découpées comme si elles avaient été « mangées » par des volumétries négatives (comme des trous dans un gruyère). Ce dispositif crée des perspectives visuelles assez inattendues, dont certaines traversent de part en part l'édifice (un peu à la manière dont Gordon Matta-Clarck intervenait sur des bâtiments). Il y a comme une mise en scène et de la mesure de l'espace, et des corps qui le parcourent.

Une fois au cœur du parcours, on est plongé dans une abstraction géométrique et numérique. La promenade au travers du ou des parcours, qu'on la joue sur le mode

ludique ou sur celui de la méditation philosophique, fait quand même 1km de long. Là aussi, il s'agit à partir d'une expression élémentaire (un seul matériau, un principe formel), de générer des significations sur plusieurs plans différents.

Le labyrinthe se situe au pied d'une impressionnante tour d'ascenseur minier d'une hauteur de 60 mètres. Du haut de la tour, on peut observer le plan du labyrinthe et voir les visiteurs le parcourir et s'y perdre. Le regard de dieu en quelque sorte. (Gijs Vanvaerenbergh évoquent eux le panoptique).

Le labyrinthe est une figure qui recouvre des significations très diverses selon les époques et les cultures.

On le retrouve notamment dans le mythe de Dédale. Je cite ici François Jacob, Médecin et Philosophe : « Dédale incarne la *techné* (la technique) qui permet d'atteindre à la maîtrise du monde... qui permet à ses clients de s'abandonner à leur *hybris*, d'atteindre leurs folles entreprises... En Dédale se profile une science sans conscience... »

Le labyrinthe serait donc, dans cette perspective, une illustration de la vanité, dont les voies se retournent sur elles-mêmes sans jamais aboutir (car sauf rares exceptions, on ne sort que mort du labyrinthe de Dédale). Cela peut renvoyer également, dans cette perspective, à l'essor et au déclin industriel et économique du site, et plus généralement de la région, dont l'extraction minière était l'un des piliers.

Par ailleurs les labyrinthes présents dans les édifices chrétiens (par exemple celui de la cathédrale de Chartres), sont des parcours invitant à la méditation sur le trajet de la vie, matérialisée dans une expérience de cheminement avec ses sinuosités, ses impasses et ses doutes, mais dans la perspective d'un dépassement (et d'une sortie heureuse).

A chacun d'interpréter ce que cette expérience propose. Là encore, comme dans les autres œuvres dont j'ai parlé, l'objet n'apparaît que comme révélateur. Ses intentions, s'il en est, sont impénétrables.